

Le Ministère de la Labellisation

Le président adorait parler.

Il parlait comme d'autres respirent, sans jamais soupçonner que l'air pouvait manquer.

Ses discours étaient si longs que les ministères prenaient parfois une avance confortable sur l'heure du déjeuner en rédigeant, pendant qu'il parlait, les projets de loi qu'il annoncerait probablement dans la seconde moitié de sa tirade.

On plaisantait en disant que si le président s'arrêtait un jour, le temps lui-même trébucherait.

Puis survint « le problème ».

Il devint impossible de savoir si une vidéo était vraie, si une interview avait réellement eu lieu, si un discours avait été prononcé ou simplement halluciné par une machine bien intentionnée mais mal informée.

Un jour, un opposant accusa le président d'avoir déclaré qu'il aimait les endives au jambon.

On produisit la vidéo, irréfutable.

Malheureusement, le président détestait les endives. Il cria donc au faux.

Mais la seconde vidéo, tout aussi authentique, le montrait les savourant avec passion.

Un malaise national s'ensuivit.

Il fallait restaurer l'ordre. La vérité. La hiérarchie.

Le président eut alors une idée qui l'emplit d'un sentiment quasi religieux :

un Ministère de la Labellisation.

Ce ministère délivrerait un sceau officiel, un tampon sacré, garantissant que tout ce que les citoyens lisaient, voyaient, entendaient était conforme à...

disons, l'esprit général de la République.

Ou plus précisément, l'esprit général du président.

Ce qui revenait au même, selon lui.

Ainsi, furent labellisés :

— les journaux « fiables »,

— les enquêtes « rigoureuses »,

— les images « certifiées non subversives »,

— et bien sûr les discours présidentiels, que le ministère authentifiait *avant même qu'il ne les prononce*.

Le pays entra dans une ère nouvelle, propre, bien rangée, irréprochable.

Le rêve bureaucratique ultime.

Jusqu'au jour où...

Un étudiant de vingt ans mit en ligne sans y penser un outil étrange :

un générateur de rêves personnalisés.

On lui donnait trois mots — *émerveillement, mer, silence* — et la machine produisait un poème, une image, un petit film de vingt secondes baigné de bleu et de douceur.

Un autre tapa *joie, forêt, rencontre*, et obtint un conte minuscule qui lui serra le cœur.
Une mère cria *coquelicots, printemps, enfant*, et reçut un dessin animé si tendre qu'elle en pleura.

Le phénomène fut fulgurant.
En une semaine, le site reçut cinq millions de visiteurs.

En un mois, cinquante millions.

Les chaînes de télévision virent leurs audiences s'effondrer comme des cathédrales de sable sous la marée.

Les studios de cinéma constatèrent que plus personne ne regardait leurs énièmes films sur la décadence des empires, les tueurs masqués, les héros qui massacrent méthodiquement des figurants.

Les gens voulaient autre chose.

Les premiers sondages furent stupéfiants.

- Pourquoi ne regardez-vous plus nos programmes ?
- Parce que ça ne nous fait plus rêver.
- Pourquoi ne lisez-vous plus les journaux labellisés ?
- Parce qu'ils racontent toujours les mêmes catastrophes.
- Que voudriez-vous à la place ?
- Des histoires qui soignent. Qui inspirent. Qui nous élèvent au lieu de nous épuiser.
- Et la violence ?
- Nous n'en voulons plus. Elle nous a trop abîmés.

Le président, informé, pensa un instant qu'il s'agissait d'un complot étranger.
Mais non.

Le mouvement gagnait le Canada, le Japon, le Sénégal, la Bolivie, l'Islande.
Des foules entières se détournaient des productions industrielles.

Les studios envoyèrent des émissaires en quête de scénaristes capables de créer des récits qui émerveillent sans trucider, qui bouleversent sans traumatiser.

On offrit des salaires indécents à des poètes oubliés, à des conteuses de montagne, à des romanciers discrets qui écrivaient depuis toujours dans le vide.

On demanda aux philosophes de concevoir des héros qui ne soient ni super, ni violents, ni dépressifs.

On fit appel à des professeurs des écoles pour imaginer des univers avec de la lumière dedans.

Un producteur stupéfait lâcha un soir, face caméra :

- Le public ne veut plus d'histoires de guerre ?
- Le journaliste répondit :
- Il ne veut plus que la fiction l'entraîne dans un monde pire que celui qu'il fuit.

Dans les palais du pouvoir, c'était la panique.
Les discours du président descendaient en flèche.

Moins 70 %, puis moins 90 %, puis une audience microscopique composée principalement de fonctionnaires du ministère.

Un matin, son conseiller entra en trombe dans le bureau présidentiel.

— Monsieur... nous avons perdu le peuple.

— Impossible ! C'est labellisé !

— Justement. C'est ça, le problème.

Ils préfèrent rêver que vous écouter.

Le président s'effondra dans son fauteuil.

Il comprenait, pour la première fois, qu'un pays pouvait échapper à son chef non par révolte, mais par désaffection.

Ce jour-là, il rédigea le plus court discours de sa carrière :
dix-sept mots, qui passèrent presque inaperçus :

« Peut-être que le rôle d'un président n'est pas de parler.
Peut-être qu'il est temps d'apprendre à écouter. »

Le label officiel du ministère valida ce discours comme « authentique et conforme ».
La population, elle, ne le regarda même pas.

Elle était occupée à créer.